

A close-up portrait of a middle-aged man with light skin and blue eyes, looking upwards and to the left. He is wearing a light blue striped shirt. The background is a soft-focus green, suggesting an outdoor setting.

*Dominique Lozac'h
Grégoire Colard*

PASCAL

« MON AMOUR,
MON AMI »

Flammarion

Écrit de la publication

Pascal

Du même auteur
(Grégoire Colard)

Le Charme secret d'une maison parfumée, Éditions J.-C. Lattès, 1984.

France Gall, le destin d'une star courage, Flammarion, 2008 (coécrit avec Alain Morel).

Mémoire Disco et Phénomène Tecktonik, Éditions Pascal Petiot, 2008.

Dominique Lozac'h Grégoire Colard

Pascal

Témoignage

Flammarion

© Flammarion, 2008
ISBN : 978-2-0812-2026-3

*Je ne suis pas innocent
du bien et du mal que l'on dit de moi.*

Pascal Sevrans

PRÉFACE

Pascal Sevrans avait l'amitié exigeante et le cœur absolu. Il ne pouvait donner beaucoup que s'il recevait autant. Il avait peur d'être mal aimé.

Un manque d'amour venu de l'enfance ? Certainement pas, si l'on se réfère à son attachement de toujours envers sa famille. Non, plutôt la certitude innée que l'amour est un sentiment dangereux.

J'ai longtemps été l'un de ses amis, avant la gloire, avant ses grandes années de télévision. Autant dire la préhistoire pour le public, mais pas pour moi. Je peux dire que j'ai connu le véritable bonhomme, celui qui s'agitait déjà beaucoup pour parler, écrire, témoigner, pour être au cœur du monde.

*

Je l'avais connu en 1976 à travers mon métier d'alors, attaché de presse de chanteurs célèbres, tandis que lui officiait comme journaliste à *Ici Paris*. La première rencontre fut la bonne : j'avais en face de moi un être souriant, charmeur au possible, dévoré par la curiosité, par l'envie de

faire, témoignant d'un immense besoin de se confier. Je me suis tout de suite dit : pourquoi moi ? Je n'ai jamais eu de réponse. C'était lui, c'était moi, c'est tout.

Nous avons vite pris l'habitude de dîner seuls dans des restaurants montmartrois. Il m'écoutait, je l'écoutais.

Les sujets ne manquaient pas. Son grand amour, Dominique Lozac'h. Ses chansons. Dalida. Mitterrand. Bertrand Delanoë. Ses premiers livres. Ses ambitions.

Quand il a commencé à être happé par la télévision pour parler quelques minutes par semaine de la chanson française, il n'a eu de cesse de me voir et de solliciter mon avis et des conseils.

— Je ne m'exprime pas trop vite ? Je ne suis pas trop blond ? Je ne fais pas trop de gestes ? Ce que je dis est-il clair ?

J'aimais bien le rôle de miroir qu'il m'accordait. En retour, il me parlait de la gauche – alors que j'étais plutôt giscardien – et m'a même fait rencontrer plusieurs fois François Mitterrand. Quand je lui ai annoncé en 1981 que j'allais voter pour celui-ci, il m'a souri, aux anges, heureux de m'avoir convaincu. Il l'a annoncé au futur président qui lui a simplement répondu : « C'est bien. »

La force tranquille !

*

Peu à peu, l'amitié entre Pascal et moi s'est trouvée encombrée par la cour incessante des flatteurs, des chanteurs oubliés, éblouis par les lumières projetées par lui, sur lui. Entouré comme il l'était désormais, notre complicité n'avait plus d'air.

Il ne pouvait plus m'écouter. Il ne voulait plus de son miroir. Et moi, je ne le reconnaissais plus : celui que j'appréciais se trouvait métamorphosé par cette gloire naissante.

Je me suis éloigné. Il ne me l'a pas pardonné. En partant, j'avais blessé son cœur.

Préface

*

J'avais aussi une autre raison à cet éloignement : Dominique Lozac'h, remplacé depuis peu par Stéphane Chomont.

Pascal m'avait tellement parlé naguère de Dominique que j'avais eu envie de rencontrer ce garçon de vingt-cinq ans, beau comme un dieu, au regard franc et limpide, absolument adorable, éperdu d'admiration pour son mentor, prêt à le suivre au bout du monde. Nous sommes rapidement devenus amis. Nous le sommes toujours restés.

Dominique se confiait alors à moi, décrivant ses doutes et ses incertitudes. Si son corps était souvent attiré par de nombreux autres, ses sentiments ne tournaient qu'autour de son ami en titre, Pascal. Mais le jour où son cœur a finalement cessé de battre pour lui, il a préféré rompre. Dignement, simplement.

Pascal a souffert. Le martyr. Bien sûr. Et il m'a alors assuré, les yeux embués de larmes :

— Dominique a été et sera le seul homme de ma vie. Mon grand amour. Il n'y en aura jamais d'autre.

J'ai trouvé cela immense.

*

Quand je l'ai vu, plus tard, rencontrer Stéphane et tomber amoureux de lui, mon admiration est partie en friche. Je sais, c'est injuste, mais le modèle descendait du piédestal sur lequel je l'avais juché. *Mea culpa*.

Avec les années, Dominique et lui sont redevenus proches, amis, jusqu'aux derniers jours. Chacun avait sa vie, mais ils ont retravaillé ensemble à la télévision, se sont encore fâchés, perdus, retrouvés, écrit, téléphoné. Une amitié passionnée, à l'aune de l'âme de Pascal. Comme toujours.

Pascal

*

Quand Dominique, dévasté, a pleuré sa disparition, je lui ai proposé que nous écrivions ensemble un témoignage d'émotion – enrichi des récits de ceux, célèbres ou anonymes, qui l'ont connu – sur cet homme qui lui a tant donné et qui l'a tant aimé. Ce même homme qui m'a longtemps ému par l'aveu de ses faiblesses, ébloui par sa grâce et sur lequel je pose toujours un regard attendri.

En relisant l'ouvrage, je me suis surpris plusieurs fois à tendre spontanément la main vers le téléphone pour appeler Pascal et lui demander s'il était content.

Ma main est retombée.

Et j'ai pleuré.

Grégoire Colard

Prologue

NOUNOURS

Ce qui m'a manqué à l'instant même où j'ai appris la mort de Pascal, le 9 mai 2008, c'est mon nounours. À cinquante ans, c'est à mon ours en peluche que j'ai pensé, un jouet que j'aurais voulu serrer dans mes bras. Comme autrefois, j'aurais aimé plonger le nez dans ce nounours marron foncé déglingué, ce *teddy bear* pour lequel mon père rachetait régulièrement des yeux en porcelaine qui, à peine recollés, retombaient à force de jeux et de caresses. Ma vieille peluche adorée, dont le bout de nez en plastique rouge se décousait aussi, rafistolé par ma belle-mère à la lumière de la lampe du salon, cet objet de tant d'amour et de soins familiaux, soudain me manquait.

Où est-il aujourd'hui ? Dans quelle malle de souvenirs défraîchis ? Ne me répondez pas. Ne me dites pas. C'est au-dessus de mes forces. Comment peut-on se sentir aussi seul que moi, sans lui ?

*

Je n'ai aucune photo de lui. Du nounours, je veux dire. Cela paraît invraisemblable que personne ne l'ait immortalisé alors

Pascal

qu'il était tout le temps contre moi. Avec moi. Et ça, c'est une douleur supplémentaire.

De Pascal, en revanche, j'en ai, des images. Avec moi, sans moi. Plein. Partout. Dans ma chambre, sur ma page Facebook, dans ma tête... J'ai l'impression qu'il a tout le temps été dans ma vie. Même quand il ne l'était pas encore. Même quand je ne le voulais plus. Même quand il en a aimé un autre et qu'il a hurlé à la mort lors de sa disparition. Même maintenant qu'il est entré à son tour dans la malle aux souvenirs.

Voilà, lui aussi se pelotonne avec mon nounours.

*

« C'est bien, Tintin ; on est bien, là, non ? » Je suis sûr qu'il doit l'appeler Tintin, cette peluche. Je ne me moque pas, j'essaie juste de les imaginer l'un contre l'autre au cœur de la nuit. Je n'ai pas envie de me moquer, juste de sourire un peu. J'ai toujours été joyeux et Pascal aussi. C'est d'ailleurs son humour qui m'a séduit quand j'avais vingt-trois ans et lui onze de plus. Un vieux, quoi, pour moi qui aimais les garçons de vingt ans. Mais il m'a fait rire, toute une nuit. Seulement rire ! Rien d'autre. Au petit matin, j'avais les cernes de l'amour, ce qui est quand même un peu fort quand on ne l'a pas fait. Ce qui est réel, c'est que j'étais amoureux de Pascal. Parce qu'il m'avait fait pleurer de rire et avait su m'écouter.

*

De toute façon, il ne correspondait pas à mon style de garçon. Lui-même ne s'adorait pas non plus, même si, m'avait-il confié, il lui arrivait de s'aimer parfois devant la glace sans se juger rebutant. Il aurait néanmoins préféré être un géant aux épaules larges et aux avantages inoubliables

Nounours

plutôt que cet homme moyennement grand, pas large d'épaules, pas spécialement beau, ni laid, pas vraiment brun, ni vraiment blond. Quant à son intimité, lui qui a pourtant parlé de tout publiquement, il ne l'a jamais évoquée...

Ce dont il était sûr cependant, c'était de son intelligence, de sa culture et de son humour. En vérité, c'est de cela, durant cette nuit de mars 1979, sur les hauteurs de Montmartre, que je suis tombé amoureux. Quand je suis parti, à l'aube naissante, je me suis retourné et l'ai vu m'adresser un signe de sa fenêtre. J'ai compris alors que quelque chose de spécial venait de naître entre nous.

Premier couplet

UN GARÇON EN QUÊTE D'AFFECTION

Chapitre 1

LA RENCONTRE

Je l'avais rencontré une semaine avant, dans un restaurant de la rue Lepic, en face du *Moulin de la Galette*. Chez *Da Grazziano*.

— Cet endroit, connais pas ! avais-je déclaré, péremptoire, à mon amant d'alors, Pascal Auriat, musicien et compositeur de chansons qui tenait à m'y traîner.

Ce garçon très discret qui ne parlait jamais de lui, ne frimait pas et que je fréquentais juste pour la bagatelle, m'avait répondu :

— Tu verras, c'est un endroit sympa, très bon, et Dalida y va tous les soirs.

— Dalida ?

Ne riez pas, il s'agissait de mon idole ! Bon, elle n'était pas la seule, puisque j'aimais tous les chanteurs de variétés de l'époque, c'est-à-dire, en 1979, Sylvie Vartan, Françoise Hardy, France Gall, Amanda Lear... Tiens, je me rends compte que je ne cite que des femmes. Ah oui, Patrick Juvet, aussi.

Nous voilà donc dans l'entrée du restaurant où nous soulevons un rideau en velours rouge. Et là, tout de suite, sur la droite, à la première grande table ronde, j'aperçois Dalida

en compagnie de gens qui nous invitent à les rejoindre. Uniquement des hommes. Évidemment, je ne vois qu'elle, ma star.

Pascal Auriat me présente à elle, mais à part un vague petit sourire et un regard pressé, elle est déjà retournée à ses amis. Des garçons accompagnant Auriat, elle en a rencontré d'autres, et beaucoup qu'elle n'a jamais revus d'ailleurs.

Qui suis-je pour qu'elle s'écroule de ravissement à mes pieds ? Qu'importe : je suis aux anges ! Elle m'a jeté un sourire et un regard, c'est déjà énorme.

*

Pas loin de moi est assis un homme qui, lui, me dévore des yeux. Je ne sais absolument pas de qui il s'agit. Je note juste qu'il a des cheveux un peu trop longs, balayés de mèches blondes. Au bout d'un moment, il se penche vers moi et se présente :

— Bonjour. Je m'appelle Pascal Sevrans et j'écris des chansons avec Auriat. Il fait la musique et moi les paroles. Pour Dalida, on a écrit ensemble *Il venait d'avoir dix-huit ans*.

Bien sûr, ça m'épate. Car cette chanson, je l'adore. Je ne suis pas le seul, certes, mais c'est moi qui ai en face celui qui l'a écrite.

— Quelles paroles ! Quelle émotion !

— Merci, me répond Sevrans. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis photographe !

Mais pourquoi ai-je répondu cela ! Je ne reviens pas de mon culot et de mon inconscience. Au moment où je profère ce mensonge, j'en rougis de honte. Ce n'est pas parce que je suis allé une dizaine de fois à la sortie de plateaux de télévision pour choper au hasard quelques visages de vedettes avec mon petit Praktica que je peux affirmer tout à trac être un professionnel.

La rencontre

Mais c'est parti comme ça. Sans doute parce que m'avouer banalement chauffeur livreur pour une grande chaîne commerciale risquait de mettre fin à l'intérêt que me porte cet homme talentueux et grand ami de la star. Je l'imagine forcément snob, alors que c'est moi qui le deviens en prétendant être ce que je ne suis pas, ou si peu.

Cinq minutes après je m'en mords déjà les doigts, car Sevrans me lance :

— J'aimerais voir vos photos !

— Ah bon ?

— Oui, passez chez moi dimanche en huit, à 15 heures, rue Gabrielle, et on regardera tout ça.

*

Une semaine, ce n'est pas long, mais suffisamment pour que je repense, dans ma chambre de banlieue, à cette proposition et que je revois les yeux énamourés du fameux Pascal. Que faire ? Je ne suis pas naïf au point d'ignorer les intentions non avouées de cet homme, mais je n'ai aucunement l'intention d'y répondre. Gagnant correctement et honorablement mon pain quotidien, vendre mon âme n'entre pas dans mes projets de vie. D'un autre côté, je ne risque rien, sauf le ridicule, en lui montrant mes photos. Sait-on jamais.

Le dimanche suivant, je me présente chez lui, à l'heure dite.

Non, ce n'est pas tout à fait vrai. Pour moi, arriver un peu en retard revient à être dans les temps.

Il m'ouvre sa porte, l'air furieux, et regarde ostensiblement son poignet, où il ne porte pas de montre :

— C'est la dernière fois ! Je déteste, mon petit, qu'on me fasse perdre mon temps.

Voilà qui commence mal.

Pas de chance pour lui, je me mets à rire. Spontanément. Irrésistiblement. Alors il me regarde, épaté. Saisi. Et il rit

Table des matières

Neuvième couplet
EXIL ET RENAISSANCE

21. « L'Autre »	263
22. Les années de renaissance	269

Dixième couplet
UNE ODEUR DE SOUFRE ET DE SOUFFRANCE

23. Le « racisme »	285
24. La « méchante »	291
25. Au revoir... ..	311
Épilogue : Lettre vers l'au-delà	317
Annexes : Brigitte Bardot se souvient.....	323
Remerciements.....	331
Livres de Pascal Sevrant	333

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELKN000211.N001
Dépôt légal : octobre 2008